

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 31 (1893)  
**Heft:** 41

**Artikel:** Cllia dè la sâocece  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-193854>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

embrasse-moi pour te remettre de bonne humeur. Je ne veux pas que tu me fasses la mine un beau jour comme celui-ci.

Et voilà notre syndic endimanché dans le broustou neuf, botté de frais, son grand pochard sur l'oreille, les nains dans les poches, qui prend gravement la direction de la Maison-de-ville, muni de sa dépêche.

C'est un bel homme, notre syndic, grand de taille, barbe noire, bon enfant, peu causeur, mais crâne et aimé de tous es administrés.

— Où est le président de la jeunesse? dit-il en entrant.

— Le voilà, répond celui qui arrivait ar la porte du fond.

— Ah! mon mince, tu as déjà niflé quelque chose, toi!

— Oh que non, mossieu le syndic; seulement on se pensait bien qu'il fallait se tenir prêt.

— Eh bien, lis voir cette dépêche.

— Bravo, bravo!... Ça fait qu'il faura sortir les pièces.

— N'y a pas de doute, dépêchez-vous!

— Et la poudre?

— Tiens, voilà un bon pour dix lires. Es-tu content?

— Oui, mossieu le syndic... mais...ais...

— Mais quoi, que veux-tu encore?

— C'est pour ce qui a rapport au tire, fit le jeune homme.

— Ah! ah! je t'attendais là; vous êtes pas des hommes à tirer à sec, vous autres; tiens, voilà un bon pour x litres, mais ne vous pochardez pas!

— Non, syndic; merci, syndic!

— Et puis soyez prudents; je ne veux point d'accidents!

— Soyez tranquille, on s'y connaît, vous!

Le soir, tout ce que la commune compte d'hommes valides s'entasse dans grande salle de la Maison-de-ville. La fanfare locale, sous la direction du poral trompette, joue autour du billard. La société de chant, le régent ente, prend position à la table d'en haut. La municipalité en corps, avec quelques écaux, occupe la table du fond, dominant le tout de sa paternelle autorité.

De temps en temps, une détonation à tête-de-chat retentit dans la campagne. Morceaux de musique, morceaux de chant alternent, la gaieté s'établit peu peu.

— Ce n'est pas le tout que ça, dit le syndic à ses collègues, il faudra bien te quelqu'un dise un mot. Vous savez, essieurs, que je ne suis pas orateur; ne c'est à vous à vous arranger.

— Commence voir, Pierre, toi qui s par le Grand Conseil.

— Oh! moi, je ne commence pas.

— Et toi, Louis, dis voir quelque chose.

— Après, tant que vous voudrez, mais je ne veux pas commencer.

— Si seulement Philippe était par là, il causerait assez, lui.

— Le voici justement, il faut lui dire!... Oh! alors, lui, pour causer, c'est un tout fin.

— Philippe! viens voir ici, dit le syndic; voilà ces messieurs qui ont pensé à toi pour dire deux mots sur la circonstance; es-tu d'accord?

— Pourquoi pas; seulement laissez-moi boire un verre avant.

— Eh bien, tiens, et puis en route; monte sur le tabouret.

— Silence! silence! crie-t-on de tous les côtés.

« Citoyens et confédérés, fit l'orateur » — il y avait là un ouvrier de la Suisse allemande — c'est avec le plus grand bonheur que je viens célébrer avec vous l'arrivée à la première place de la Confédération d'un citoyen vaudois, notre ami à tous, M. L. Ruchonnet. C'est un honneur pour notre cher canton de Vaud; et puis avec des hommes comme ça nous pouvons être tranquilles, c'est franc de collier, quoi!... Je vous propose de boire à la santé de ce brave et respectable citoyen!... »

Les bravos éclatent de toutes parts, et l'on entonne le traditionnel : « Qu'il vive, qu'il vive, qu'il vive et soit heureux! »

La glace est brisée; un deuxième orateur succède au premier. Tout en l'écoutant, observons un personnage qui est dévoré de l'envie de se faire entendre, mais qui n'ose pas se présenter lui-même! Le voyez-vous aller d'un ami à un autre :

— Dis donc, Frédéric, il n'a rien dit de telle affaire dans son discours, ne trouves-tu pas qu'on devrait faire ressortir ce point?

— C'est vrai.

Et à force d'adresser la même question à divers assistants, il finit par en trouver un qui ajoute :

— Eh bien, ne sais-tu pas dire un mot toi-même?

— Crois-tu?... C'est que je n'aime pas me produire.

— Comment! quand on cause comme moi!

— Enfin si tu crois.

Et voilà notre homme qui demande la parole :

« Citoyens, dit-il, à la demande générale de mes amis, je me vois forcé, pour les contenter, de venir vous proposer une chose qui se fait toujours en pareille circonstance, c'est d'enoyer par le télégraphe une dépêche au nouveau président, à cet enfant chéri des Vaudois, et j'espère que

» vous vous associerez à moi dans l'idée en question. J'ai dit. »

Mais l'horloge de la salle, qui ne s'est pas arrêtée pour tout ça, murmure à l'oreille droite de notre syndic : « Dis donc, l'ami, c'est bientôt le moment de rentrer à la maison, sinon, tu sais, la Louise ne badinera pas. » « Bah! lui souffle dans l'oreille gauche l'envie de rester encore un moment, on ne nomme pas tous les jours un citoyen vaudois président de la Confédération, et surtout un citoyen comme celui-là! »

. . . . .  
Et le lendemain :

— Tu es joli! disait la Louise à son homme, tu en as bien de plus, n'est-ce pas, et ton président aussi!... Je te l'avais bien dit, mais tu ne veux jamais m'écouter... Allons, viens boire le café pour te remettre.

V. »

### Clia dè la sâocece.

Lâi a dâi dzeins que sè démaufiont dè tot lo mondo et que mettont adé lo mau su cauquon s'on lão z'a fé oquie. S'on lão z'a grulâ on premiolâi; qu'on lão z'aussè déguelhi on part dè peres colliâ, dè cliaiâ que mettont lo tranguelion, ào bin qu'on aussè accouillâi cauquiès pierrès contré on motset dè coquès peiliètès : po sù l'est on tòt qu'est coupablio. S'on a robâ tsî cauquon, ào bin se boulrè : cein ne pâo étrè qu'on certain gaillâ qu'on cognâi bin. Et adé dinsè. Por leu, lè z'autro sont capablio dè tot.

Mâ ne sont pas ti dinsè, et y'ein a, dâi bravès dzeins, que sont tot lo contréro. N'aqchenont jamé nion se n'accrotson pas là chenapans su lo fé et se ne sont pas sù dè lão z'afférè coumeint dou et dou font quattro. L'est dè clia sorta qu'est cé dont vo vé contâ l'afférè.

On brâvo pâysan dâo coté dè la Brouïe, dè pè Grandze, s'on dit, qu'êtai z'u pè la fâire dè Mâdon, avâi portâ dè la vicaille avoué li : on bocon dè pan et on bet dè sâocece. Quand l'a z'u roudâ on pou su la fâire et que l'a volliu sè repétrè, l'est eintrâ dein onna pinta io l'a tapâ po on demi-litre, tot ein poseint su la trablia sa pedance qu'êtai einvortollia dein la folhie dâi z'avi; mâ coumeint y'avâi tant dè mondo perquie et que cliaiâ que servessont à bâirè étiont gaillâ accouâiti et ne vegnont pas, ye va li-mémo queri son demi vai lo carbatier que sè tegnâi su la porta dè la câva.

Ma fâi, tandi que lâi allâvè, on bonfonds que sè trovâvè dein la tsambla à bâirè et qu'allugâvè clia sâocece, la lâi soclliâ et fot lo camp. Lo pâysan, que vâi lo coup dè temps, lâi tracè après, ma diabe lo pas que lo pâo raccrotsi, et permi tot cé mondo, n'a pas pu vairè dè quin coté l'avâi teri; et coumeint l'avâi lo tieu goncllio dè paidrè sa sâocece, va

